

**Objet d'Étude II : Poésie et quête du sens du
Moyen-âge à nos jours.**

SÉQUENCE 2.

***Rencontres urbaines, fascination ou
désillusion ?***

❖ GROUPEMENT DE TEXTES.

Objet d'étude II : Poésie et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence 2. *Rencontres urbaines, fascination ou désillusion ?*

❖ Groupement de textes.

**Textes supports
des
LECTURES ANALYTIQUES**

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?

Texte 1. Joachim Du Bellay, « Nouveau venu, toi qui cherches Rome en Rome », *Les Antiquités de Rome* (1558).

Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome
Et rien de Rome en Rome n'aperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois,
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.

5 Vois quel orgueil, quelle ruine et comme
Celle qui mit le monde sous ses lois,
Pour dompter tout, se dompta quelquefois,
Et devint proie au temps, qui tout consomme.

Rome de Rome est le seul monument,
10 Et Rome Rome a vaincu seulement.
Le Tibre seul, qui vers la mer s'enfuit,

Reste de Rome. Ô mondaine inconstance !
Ce qui est ferme est par le temps détruit,
Et ce qui fuit au temps fait résistance.

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?

Texte 2.

Marseille

Marseille sortie de la mer, avec ses poissons de roche, ses coquillages et l'iode,
Et ses mâts en pleine ville qui disputent les passants,
Ses tramways avec leurs pattes de crustacés sont luisants d'eau marine,
Le beau rendez-vous de vivants qui lèvent le bras comme pour se partager le ciel,
5 Et les cafés enfantent sur le trottoir hommes et femmes de maintenant avec leurs yeux de phosphore,
Leurs verres, leurs tasses, leurs seaux à glace et leurs alcools,
Et cela fait un bruit de pieds et de chaises frétilantes.
Ici le soleil pense tout haut, c'est une grande lumière qui se mêle à la conversation,
Et réjouit la gorge des femmes comme celle des torrents dans la montagne,
10 Il prend les nouveaux venus à partie, les bouscule un peu dans la rue,
Et les pousse sans un mot du côté des jolies filles.
Et la lune est un singe échappé au baluchon d'un marin
Qui vous regarde à travers les barreaux légers de la nuit.
Marseille, écoute-moi, je t'en prie, sois attentive,
15 Je voudrais te prendre dans un coin, te parler avec douceur,
Reste donc un peu tranquille que nous nous regardions un peu
Ô toi toujours en partance
Et qui ne peux t'en aller
A cause de toutes ces ancres qui te mordillent sous la mer.

Jules Supervielle, *Marseille*, extrait du recueil *Débarcadères* (1922).

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?

Texte 3. Léopold Sédar Senghor, *A New York*, extrait du recueil *Ethiopiennes* (1956), Paris, Seuil.

A NEW YORK (pour un orchestre de jazz : solo de trompette)

- I -

New York ! D'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.

Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre

Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel

5 Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.

Sulfureuse ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel

Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.

Mais quinze jours sur les trottoirs chauves de Manhattan

- C'est au bout de la troisième semaine que vous saisit la fièvre en un bond de jaguar

10 Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous les oiseaux de l'air

Tombant soudain et morts sous les hautes cendres des terrasses.

Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche

Pas un sein maternel, des jambes de nylon. Des jambes et des seins sans sueur ni odeur.

Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des cœurs artificiels payés en monnaie forte

15 Et pas un livre où lire la sagesse. La palette du peintre fleurit des cristaux de corail.

Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! si agitées de feux follets, tandis que les klaxons hurlent des heures vides

Et que les eaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants.

- II -

Voici le temps des signes et des comptes

New York ! or voici le temps de la manne et de l'hysope.

20 Il n'est que d'écouter les trombones de Dieu, ton cœur battre au rythme du sang ton sang.

J'ai vu dans Harlem bourdonnant de bruits de couleurs solennelles et d'odeurs flamboyantes

- C'est l'heure du thé chez le livreur-en-produits-pharmaceutiques

J'ai vu se préparer la fête de la Nuit à la fuite du jour.

C'est l'heure pure où dans les rues, Dieu fait germer la vie d'avant mémoire

25 Tous les éléments amphibies rayonnants comme des soleils.

Harlem Harlem ! voici ce que j'ai vu Harlem Harlem !

Une brise verte de blés sourdre des pavés labourés par les pieds nus de danseurs Dans

Croupes de soie et seins de fers de lance, ballets de nénuphars et de masques fabuleux

Aux pieds des chevaux de police, les mangués de l'amour rouler des maisons basses.

30 Et j'ai vu le long des trottoirs, des ruisseaux de rhum blanc des ruisseaux de lait noir dans le brouillard bleu des cigares.

J'ai vu le ciel neiger au soir des fleurs de coton et des ailes de séraphins et des panaches de sorciers.

Écoute New York ! ô écoute ta voix mâle de cuivre ta voix vibrante de hautbois, l'angoisse bouchée de tes larmes tomber en gros caillots de sang

Écoute au loin battre ton cœur nocturne, rythme et sang du tam-tam, tam-tam sang et tam-tam. (...)

Léopold Sédar Senghor, « A New York », vers 1 à 32, extrait du recueil *Ethiopiennes* (1956), Paris, Le Seuil.

Objet d'étude II : Poésie et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence 2. *Rencontres urbaines, fascination ou désillusion ?*

❖ **Groupement de textes.**

COMPLÉMENTS D'ÉTUDE

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?

Compléments d'étude. La fuite du temps.

Texte 1.

« Marquise, si mon visage... »

	Marquise, si mon visage A quelques traits un peu vieux, Souvenez-vous qu'à mon âge Vous ne vaudrez guère mieux.	20	Vous en avez qu'on adore ; Mais ceux que vous méprisez Pourraient bien durer encore Quand ceux-là seront usés.
5	Le temps aux plus belles choses Se plaît à faire un affront : Il saura faner vos roses Comme il a ridé mon front.		Ils pourront sauver la gloire Des yeux qui me semblent doux, Et dans mille ans faire croire Ce qu'il me plaira de vous.
10	Le même cours des planètes Règle nos jours et nos nuits : On m'a vu ce que vous êtes ; Vous serez ce que je suis.	25	Chez cette race nouvelle, Où j'aurai quelque crédit, Vous ne passerez pour belle Qu'autant que je l'aurai dit.
15	Cependant j'ai quelques charmes Qui sont assez éclatants Pour n'avoir pas trop d'alarmes De ces ravages du temps.	30	Pensez-y, belle Marquise ; Quoiqu'un grison fasse effroi, Il vaut bien qu'on le courtise Quand il est fait comme moi.

Pierre Corneille, « Marquise, si mon visage », « Stances à Marquise », *recueil de Sercy* (1660).

Texte 2.

« L'Horloge »

Horloge! dieu sinistre, effrayant, impassible,
Dont le doigt nous menace et nous dit : « *Souviens-toi !*
Les vibrantes Douleurs dans ton cœur plein d'effroi
Se planteront bientôt comme dans une cible ;

5 Le Plaisir vaporeux fuira vers l'horizon
Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse;
Chaque instant te dévore un morceau du délice
A chaque homme accordé pour toute sa saison.

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
10 Chuchote : *Souviens-toi !* – Rapide, avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde !

Remember¹ ! Souviens-toi ! prodigue ! Esto memor² !
(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)

15 Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or!

Souviens-toi que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup ! c'est la loi.
Le jour décroît ; la nuit augmente; souviens-toi !

20 Le gouffre a toujours soif ; la clepsydre se vide.

Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,
Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,
Où le Repentir même (oh ! la dernière auberge !),
Où tout te dira : Meurs, vieux lâche ! il est trop tard ! »

Charles Baudelaire, « L'Horloge », poème LXXXV du recueil *Les Fleurs du Mal* (1857)

Section « Spleen et idéal ».

1. « Souviens-toi » en anglais. 2. « Souviens-toi » en latin.

Texte 3.

« Automne malade »

Automne malade et adoré
Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseaies
Quand il aura neigé
Dans les vergers

5 Pauvre automne
Meurs en blancheur et en richesse
De neige et de fruits mûrs
Au fond du ciel
Des éperviers planent
10 Sur les nixes¹ nicettes² aux cheveux verts et naines
Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines
Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs
15 Les fruits tombant sans qu'on les cueille
Le vent et la forêt qui pleurent
Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille
Les feuilles
Qu'on foule
20 Un train
Qui roule
La vie
S'écoule

Guillaume Apollinaire, « Automne malade », *Alcools*, 1913.

1. Nixes : nymphes des eaux dans les mythologies germanique et nordique. 2. Nicettes : simples d'esprit, naïves

Objet d'étude :Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines, fascination ou désillusion ?

Compléments d'étude. La Naissance de Vénus.



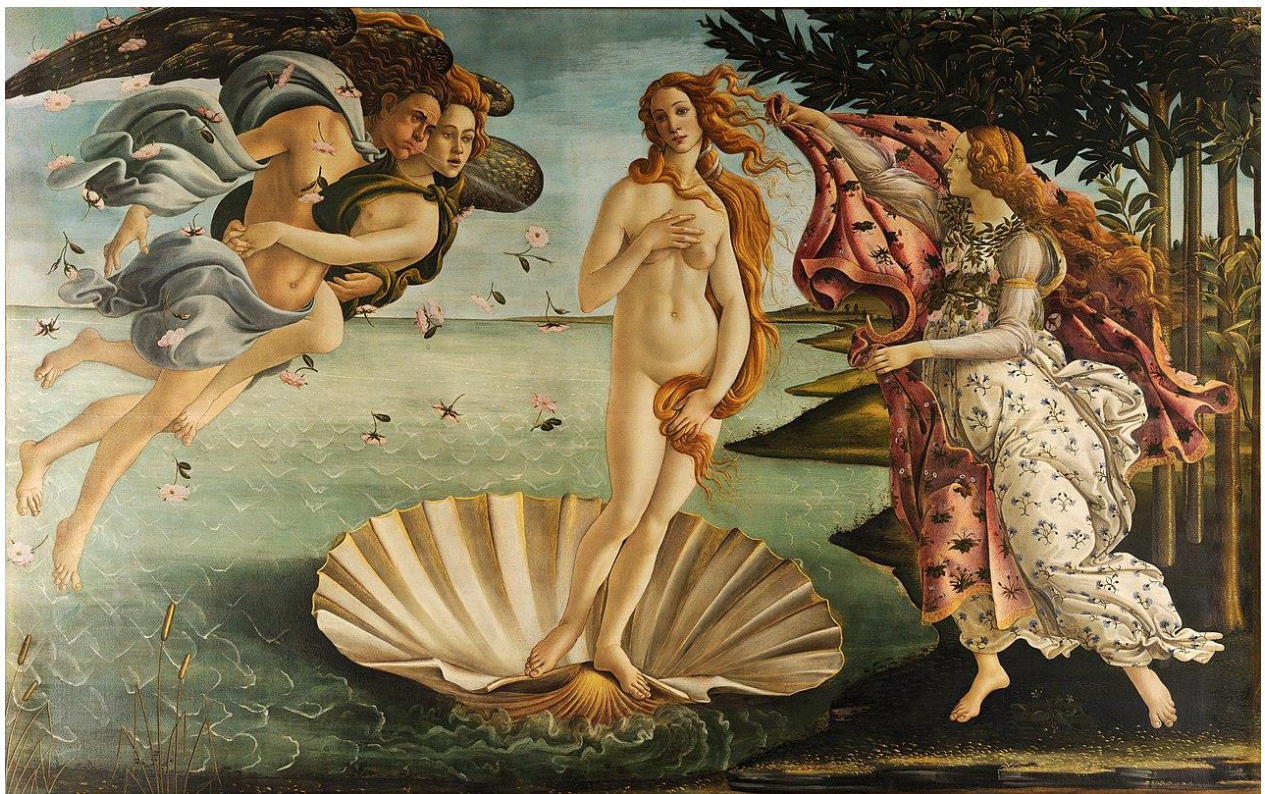
La Naissance de Vénus, fresque (entre 62 et 79), Pompéi, villa de Vénus à la coquille.



Vénus de Cnide, Copie romaine, Musée du Capitole, Rome.



Vénus des Médicis, signée par Cléomène, sculpteur athénien du III^e siècle avant J-C, Musée des Offices, Florence.



Sandro Botticelli, **La Naissance de Vénus** (vers 1485), huile sur toile 172,5 × 278,5 cm, Galerie des Offices.



Alexandre Cabanel, *Naissance de Vénus*(1863),Huile sur toile, 130 x 225 cm, Paris, Musée d'Orsay.

Vénus Anadyomène

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
Avec des déficits assez mal ravaudés ;

5

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;

10

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible étrangement ; on remarque surtout
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

15 Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;
- Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

Arthur Rimbaud, « Vénus anadyomène », *Cahiers de Douai* (1870)

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?

**Complément d'étude. Léopold Sédar Senghor, « A New York », extrait du recueil *Ethiopiennes* (1956).
Poème entier.**

A NEW YORK (pour un orchestre de jazz : solo de trompette)

- I -

New York ! D'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.

Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre

Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel

Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.

5 Sulfureuse ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel

Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.

Mais quinze jours sur les trottoirs chauves de Manhattan

- C'est au bout de la troisième semaine que vous saisit la fièvre en un bond de jaguar

Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous les oiseaux de l'air

10 Tombant soudain et morts sous les hautes cendres des terrasses.

Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche

Pas un sein maternel, des jambes de nylon. Des jambes et des seins sans sueur ni odeur.

Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des cœurs artificiels payés en monnaie forte

Et pas un livre où lire la sagesse. La palette du peintre fleurit des cristaux de corail.

15 Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! si agitées de feux follets, tandis que les klaxons hurlent des heures vides

Et que les eaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants.

- II -

Voici le temps des signes et des comptes

New York ! or voici le temps de la manne et de l'hysope.

Il n'est que d'écouter les trombones de Dieu, ton cœur battre au rythme du sang ton sang.

20 J'ai vu dans Harlem bourdonnant de bruits de couleurs solennelles et d'odeurs flamboyantes

- C'est l'heure du thé chez le livreur-en-produits-pharmaceutiques

J'ai vu se préparer la fête de la Nuit à la fuite du jour.

C'est l'heure pure où dans les rues, Dieu fait germer la vie d'avant mémoire

Tous les éléments amphibiens rayonnants comme des soleils.

25 Harlem Harlem ! voici ce que j'ai vu Harlem Harlem !

Une brise verte de blés sourdre des pavés labourés par les pieds nus de danseurs Dans

Croupes de soie et seins de fers de lance, ballets de nénuphars et de masques fabuleux

Aux pieds des chevaux de police, les mangués de l'amour rouler des maisons basses.

30 Et j'ai vu le long des trottoirs, des ruisseaux de rhum blanc des ruisseaux de lait noir dans le brouillard bleu des cigares.

J'ai vu le ciel neiger au soir des fleurs de coton et des ailes de séraphins et des panaches de sorciers.

Écoute New York ! ô écoute ta voix mâle de cuivre ta voix vibrante de hautbois, l'angoisse bouchée de tes larmes tomber en gros caillots de sang

Écoute au loin battre ton cœur nocturne, rythme et sang du tam-tam, tam-tam sang et tam-tam.

- III -

New York! je dis New York, laisse affluer le sang noir dans ton sang

35 Qu'il dérouille tes articulations d'acier, comme une huile de vie

Qu'il donne à tes ponts la courbe des croupes et la souplesse des lianes.

Voici revenir les temps très anciens, l'unité retrouvée la réconciliation du Lion du Taureau et de l'Arbre

L'idée liée à l'acte l'oreille au cœur le signe au sens.

Voilà tes fleuves bruissants de caïmans musqués et de lamantins aux yeux de mirages.

40 Et nul besoin d'inventer les Sirènes.

Mais il suffit d'ouvrir les yeux à l'arc-en-ciel d'Avril

Et les oreilles, surtout les oreilles à Dieu qui d'un rire de saxophone créa le ciel et la terre en six jours.

Et le septième jour, il dormit du grand sommeil nègre.

Léopold Sédar Senghor, « A New York », extrait du recueil *Ethiopiennes* (1956), Paris, Le Seuil.

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?

Compléments d'étude. Visions de New-York au XXème siècle.

Extrait A/

« La nature pèse si lourdement sur New York que la plus moderne des villes est aussi la plus sale. De ma fenêtre, je vois le vent jouer avec des papiers épais, boueux, qui voltigent sur le pavé. Quand je sors, je marche dans une neige noirâtre, sorte de croûte boursouflée de la même teinte que le trottoir, à croire que c'est le trottoir lui-même qui se gondole. Dès la fin de mai, la chaleur s'abat sur la ville comme une bombe atomique. C'est le Mal. Les gens s'abordent en se disant : « It's a murder ». Les trains emportent des millions de citadins. Ce n'est pas la ville qu'ils fuient, c'est la Nature. Jusque dans les profondeurs de mon appartement, je subis les assauts d'une nature hostile, sourde, mystérieuse. Je crois camper au cœur d'une jungle grouillante d'insectes. Il y a le gémissement du vent, il y a des décharges électriques que je reçois chaque fois que je touche un bouton de porte ou que je serre la main d'un ami ; il y a les cafards qui courent dans ma cuisine, les ascenseurs qui me donnent la nausée, la soif inextinguible qui me brûle du matin au soir. [...]

J'aime New York. J'ai appris à l'aimer. Je me suis habitué à ses ensembles massifs, à ses grandes perspectives. Mes regards ne s'attardent plus sur les façades en quête d'une maison qui, par impossible, ne serait pas identique aux autres maisons. [...]

J'ai appris à aimer son ciel. Dans les villes d'Europe, où les toits sont bas, le ciel rampe au ras du sol et semble apprivoisé. Le ciel de New York est beau parce que les gratte-ciel le repoussent très loin au-dessus de nos têtes. (...)

La beauté est présente à toutes, comme sont présents toute la nature et le ciel de toute l'Amérique.

Nulle part vous ne sentirez mieux la simultanéité des vies humaines. »

Jean-Paul Sartre, « New York, ville coloniale », *Situations III* (1949), Édition Gallimard.

Extrait B/

« La pluie de New York est une pluie d'exil. Abondante, visqueuse et compacte, elle coule inlassablement entre les hauts cubes de ciment, sur les avenues soudain assombries comme des fonds de puits. Réfugié dans un taxi, arrêté aux feux rouges, relancé aux feux verts, on se sent tout à coup pris au piège, derrière les essuie-glaces monotones et rapides, qui balayent une eau sans cesse renaissante. On s'assure qu'on pourrait ainsi rouler pendant des heures, sans jamais se délivrer de ces prisons carrées, de ces citernes où l'on patage, sans l'espoir d'une colline ou d'un arbre vrai. Dans la brume grise, les gratte-ciel devenus blanchâtres se dressent comme les gigantesques sépulcres d'une ville de morts, et semblent vaciller un peu sur leurs bases. Ce sont alors les heures de l'abandon. Huit millions d'hommes, l'odeur de fer et de ciment, la folie des constructeurs, et cependant l'extrême pointe de la solitude. « Quand même je serrerais contre moi tous les êtres du monde, je ne serais défendu contre rien. » C'est peut-être que New York n'est plus rien sans son ciel. Tendue aux quatre coins de l'horizon, nue et démesurée, elle donne à la ville sa gloire matinale et la grandeur de ses soirs, à l'heure où un couchant enflammé s'abat sur la VIII^{ème} Avenue et sur le peuple immense qui roule entre ses devantures, illuminées bien avant la nuit. Il y a aussi certains crépuscules sur le Riverside, quand on regarde l'autostrade qui remonte la ville, en contrebas, le long de l'Hudson, devant les eaux rougies par le couchant ; et la file ininterrompue des autos au roulement doux et bien huilé laisse soudain monter un chant alterné qui rappelle le bruit des vagues. Je pense à d'autres soirs enfin, doux et rapides à vous serrer le cœur, qui empourprent les vastes pelouses de Central Park à hauteur de Harlem. Des nuées de négrillons s'y renvoient une balle avec une batte de bois, au milieu de cris joyeux, pendant

que de vieux Américains, en chemise à carreaux, affalés sur des bancs, sucent avec un reste d'énergie des
20 glaces moulées dans du carton pasteurisé, des écureuils à leurs pieds fouissant la terre à la recherche de
friandises inconnues. Dans les arbres du parc, un jazz d'oiseaux salue l'apparition de la première étoile au-
dessus de l'Impérial State et des créatures aux longues jambes arpentent les chemins d'herbe dans
l'encadrement des grands buildings, offrant au ciel un moment détendu leur visage splendide et leur regard
sans amour. Mais que ce ciel se ternisse, ou que le jour s'éteigne, et New York redevient la grande ville,
25 prison le jour, bûcher la nuit. Prodigieux bûcher en effet, à minuit, avec ses millions de fenêtres éclairées au
milieu d'immenses pans de murs noircis qui portent ce fourmillement de lumières à mi-hauteur du ciel
comme si tous les soirs sur Manhattan, l'île aux trois rivières, un gigantesque incendie s'achevait qui
dresserait sur tous les horizons d'immenses carcasses enfumées, farcies encore par des points de
combustion. »

Albert Camus, « Pluies de New York », *Essais* (1965), Édition Gallimard

Extrait C/

A la fin du roman Manhattan Transfer, Jimmy Herf, déçu par les opportunités de la métropole new-yorkaise, décide de quitter la ville au petit matin, alors que les transports se réveillent de leur torpeur.

Dans le brouillard sombre et vide de la rivière, l'embarcadère bâille soudain, bouche noire avec une gorge
de lumière. Herf se hâte à travers une obscurité caverneuse et débouche dans une rue estompée de
brouillard. Puis, il monte une côte. Il y a des voix de chemins de fer en dessous de lui et le lent martèlement
d'un train de marchandises et le sifflement d'une locomotive. Au sommet de la côte il s'arrête et regarde
5 derrière lui. Il ne peut voir que du brouillard, tacheté par le halo des lampes à arc¹. Alors il repart, heureux
de respirer, de sentir battre ses artères, d'entendre ses pieds frapper le pavé, entre des rangées de maisons
qui semblent appartenir à un autre monde. Peu à peu le brouillard se dissipe. De quelque part s'élève la
blancheur de perle du matin.

Le soleil levant le trouve en marche sur une route cimentée entre des terrains vagues pleins de détrit
10 fumants. Le soleil brille, rougeâtre, dans le brouillard, sur des treuils² rouillés, sur des squelettes de camions,
des ossements de Ford, des masses informes de métal corrodé³. Jimmy marche vite pour échapper à
l'odeur. Il a faim, ses souliers commencent à faire gonfler des ampoules sous ses gros orteils. A un carrefour,
le signal lumineux clignote. Il y a un dépôt d'essence et en face un wagon-lunch « *The Lightning Bug* ». Il
emploie soigneusement son dernier *quarter*⁴ à déjeuner. Il y a encore trois *cents* pour lui porter bonne
15 chance, ou mauvaise. Un grand camion d'ameublement, brillant et jaune, vient d'arriver.

« Dites-moi, voulez-vous me permettre de monter, demande-t-il à l'homme aux cheveux roux qui tient le volant.

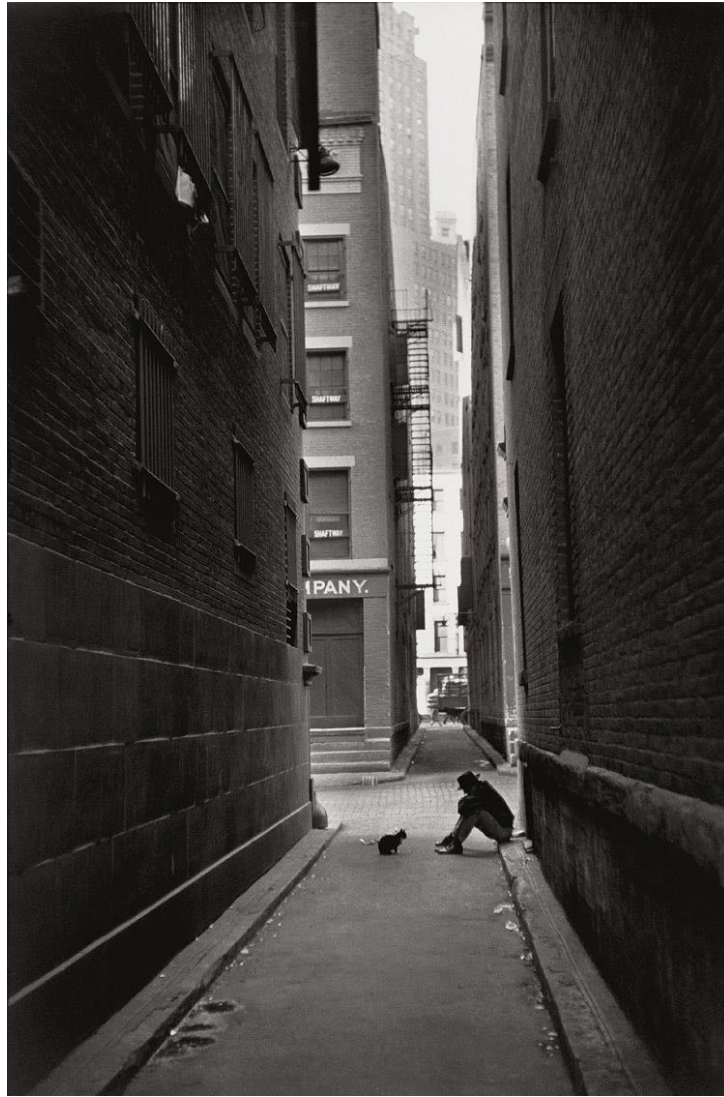
- Vous allez loin ?

- Je ne sais pas trop... Assez loin. »

John Dos Passos, *Manhattan Transfer* (1925), traduit de l'anglais par Maurice-Edgar Coindreau.

1. lampes à arc : lampes électriques projetant une lumière vive. **2. treuils** : grues. **3. corrodé** : rouillé. **4. quarter** : pièce de vingt-cinq cents. (un quart de dollar).

D/ Prolongement, Histoire des Arts.



Henri Cartier-Bresson, *Downtown New-York* (1947).

Corpus : La ville, symbole de grandeur ou de décadence ?

Texte 1 : Jules Laforgue, « Dans la rue », *Premiers poèmes* (vers 1880).

C'est le trottoir avec ses arbres rabougris.

Des mâles égrillards¹, des femelles enceintes,
Un orgue inconsolable ululant² ses plaintes,
Les fiacres, les journaux, la réclame et les cris.

5 Et devant les cafés où des hommes flétris
D'un œil vide et muet contemplaient leurs absinthes
Le troupeau des catins défile lèvres peintes
Tarifant leurs appas de macabres houris³.

10 Et la Terre toujours s'enfonce aux steppes vastes,
Toujours, et dans mille ans Paris ne sera plus
Qu'un désert où viendront des troupeaux inconnus.

Pourtant vous rêverez toujours, étoiles chastes,
Et toi tu seras loin alors, terrestre îlot
Toujours roulant, toujours poussant ton vieux sanglot.

Jules Laforgue, « Dans la rue », *Premiers poèmes* (vers 1880).

1. **Egrillards** : gaillard, luron, qui aime les plaisanteries sur le sexe.

2. **(h)ululer** : chanter (pour un oiseau de nuit).

3. **Houris** : de l'arabe *hour* qui désigne d'abord une femme ayant le blanc et le noir des yeux très tranché puis une beauté céleste que le Coran promet au musulman fidèle dans le paradis d'Allah.

Texte 2. Emile Verhaeren, « La Ville », poème extrait du recueil *Les Campagnes hallucinées* (1893).

La Ville.

[...]

Le long du fleuve, une lumière ouatée,
Trouble et lourde, comme un haillon qui brûle,
De réverbère en réverbère se recule.
La vie avec des flots d'alcool est fermentée.

5 Les bars ouvrent sur les trottoirs
Leurs tabernacles de miroirs
Où se mirent l'ivresse et la bataille ;
Une aveugle s'appuie à la muraille
Et vend de la lumière, en des boîtes d'un sou ;
10 La débauche et le vol s'accouplent en leur trou ;
La brume immense et rousse
Parfois jusqu'à la mer recule et se retrousse
Et c'est alors comme un grand cri jeté
Vers le soleil et sa clarté :
15 Places, bazars, gares, marchés,
Exaspèrent si fort leur vaste turbulence
Que les mourants cherchent en vain le moment de silence
Qu'il faut aux yeux pour se fermer.
Telle, le jour - pourtant, lorsque les soirs

20 Sculptent le firmament, de leurs marteaux d'ébène,
La ville au loin s'étale et domine la plaine
Comme un nocturne et colossal espoir ;
Elle surgit : désir, splendeur, hantise ;
Sa clarté se projette en lueurs jusqu'aux cieux,
25 Son gaz myriadaire en buissons d'or s'attise,
Ses rails sont des chemins audacieux
Vers le bonheur fallacieux
Que la fortune et la force accompagnent ;
Ses murs se dessinent pareils à une armée
30 Et ce qui vient d'elle encor de brume et de fumée
Arrive en appels clairs vers les campagnes.

C'est la ville tentaculaire,
La pieuvre ardente et l'ossuaire
Et la carcasse solennelle.

35 Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini
Vers elle.

Emile Verhaeren, « La Ville », vers 65-100, poème extrait du recueil *Les Campagnes hallucinées* (1893).

Texte 3. Jean Michel Maulpoix, « Banlieue Pauvre », extrait du recueil *La Matinée à l'anglaise* (1982).

Banlieue Pauvre

C'est une ville en ruines
Où les gros autobus débarquent le mercredi
Leurs équipages d'enfants tristes

5 Comme des éboulis de rêves en vitrine
Du petit magasin de couleurs
Où l'on vend des poupées de laine
Et des oiseaux bleus en carton

10 Les tours arborent des robes noires
Profondes et pailletées de diamants
Ce sont les joyeuses veuves de l'amour

Il reste un damier de jardin
Où crient les gamins et les poules
Le ciel n'a guère d'imagination
Et l'horizon pense à dormir

15 La ville est morte depuis longtemps
Des suites d'un ancien chagrin
Dont se souviennent les passants

Les trains bondés ne cicatrisent pas
Ses lèvres gercées de silence.

Jean Michel Maulpoix, *Banlieue Pauvre*, extrait du recueil *La Matinée à l'anglaise* (1982).

♫ Annexe, prolongement : Grand Corps Malade, *Saint-Denis*, chanson extraite de l'album *Midi 20*, Az, mars 2006.

J'voudrais faire un slam pour une grande dame que j'connais depuis tout p'tit,
J'voudrais faire un slam pour celle qui voit ma vieille canne du lundi au samedi,
J'voudrais faire un slam pour une vieille femme dans laquelle j'ai grandi,
J'voudrais faire un slam pour cette banlieue nord de Paname qu'on appelle Saint-Denis.

5 Prends la ligne D du RER et erre dans les rues sévères
d'une ville pleine de caractère,
Prends la ligne 13 du métro et va bouffer au McDo
ou dans les bistrotts d'une ville pleine de bonnes gos et de gros clandos,

Si t'aimes voyager, prends le tramway et va au marché.

10 En une heure, tu traverseras Alger et Tanger.

Tu verras des Yougos et des Roms,
et puis j't'emmènerais à Lisbonne,
Et à deux pas de New-Dehli et de Karashi (t'as vu j'ai révisé ma géographie), j't'emmènerai bouffer
du Mafé à Bamako et à Yamoussoukro,

15 Et si tu préfères, on ira juste derrière manger une crêpe là où ça sent Quimper et où ça a un p'tit air
de Finistère,
Et puis en repassant par Tizi-Ouzou, on finira aux Antilles, là où il y a des grosses re-noi qui font «
Pchit, toi aussi kaou ka fé la ma fille ! ».

Au marché de Saint-Denis, faut que tu sois sique-phy. Si t'aimes pas être bousculé tu devras rester
20 zen,

Mais sûr que tu prendras des accents plein les tympanes et des odeurs plein le zen,
Après le marché on ira ché-mar rue de la République, le sanctuaire des magasins pas chers,
La rue préférée des petites rebeus bien sapées aux petits talons et aux cheveux blonds peroxydés.

Devant les magasins de zouk, je t'apprendrai la danse.

25 Les après-midi de galère, tu connaîtras l'errance.

Si on va à la Poste j't'enseignerai la patience...

La rue de la République mène à la Basilique où sont enterrés tous les rois de France, tu dois le
savoir !

Après Géographie, petite leçon d'histoire,

30 Derrière ce bâtiment monumental, j't'emmène au bout de la ruelle, dans un petit lieu plus
convivial, bienvenu au Café Culturel,
On y va pour discuter, pour boire, ou jouer aux dames. Certains vendredi soir, y'a même des
soirées Slam.

Si tu veux bouffer pour 3 fois rien, j'connais bien tous les petits coins un peu poisseux,

35 On y retrouvera tous les vauriens, toute la jetset des aristos crasseux,

Le soir, y'a pas grand chose à faire,

y'a pas grand chose d'ouvert,

A part le cinéma du Stade, où les mecs viennent en bande :

bienvenue à Caillera-Land.

40 Ceux qui sont là rêvent de dire un jour « je pèse ! »

et connaissent mieux Kool Shen sous le nom de Bruno Lopez,
C'est pas une ville toute rose mais c'est une ville vivante.
Il s'passe toujours quelque chose, pour moi elle est kiffante,
J'connais bien ses rouages, j'connais bien ses virages, y'a tout le temps du passage, y'a plein
45 d'enfants pas sages,
j'veux écrire une belle page, ville aux cent mille visages,
St-Denis-centre mon village,
J'ai 93200 raisons de te faire connaître cette agglomération.
Et t'as autant de façons de découvrir toutes ses attractions.

50 A cette putain de cité j'suis plus qu'attaché, même si j'ai envie de mettre des taquets
aux arracheurs de portables de la Place du Caquet,
St-Denis ville sans égal, St-Denis ma capitale, St-Denis ville peu banale
où à Carrefour tu peux même acheter de la choucroute Hallal,
Ici on est fier d'être dyonisiens, j'espère que j't'ai convaincu.
55 Et si tu m'traites de parisien, j't'enfonce ma béquille dans l'...

J'voudrais faire un slam pour une grande dame que j'connais depuis tout petit,
J'voudrais faire un slam pour celle qui voit ma vieille canne du lundi au samedi,
J'voudrais faire un slam pour une vieille femme dans laquelle j'ai grandi,
J'voudrais faire un slam pour cette banlieue nord de Paname qu'on appelle Saint-Denis.

Grand Corps Malade, *Saint-Denis*, chanson extraite de l'album *Midi 20*, Az, mars 2006.